

L'unicité divine dans la tradition rabbinique* Jean-Robert Armogathe

On sait l'importance, dans la liturgie de la synagogue, de la prière *Sh'mâ Israël*¹, désignée par les premiers mots du verset récité :
Écoute, Israël, l'Éternel [est] notre dieu, l'Éternel [est] un
(Deutéronome 6, 4).

Dans le Livre saint, ce verset est attribué à Moïse, dans un long discours où il vient d'énoncer la seconde version des Dix Paroles (le « Décalogue »). Les versets suivants (Deutéronome 11, 13-21 et Nombres 15, 37-41) constituent comme un commentaire de ce texte initial. Il est récité dans la prière communautaire mais la piété des fidèles l'a aussi introduit dans la dévotion privée. Son commentaire fait l'objet d'une riche littérature dans la tradition rabbinique. Nous essayerons ici d'en donner une vue synthétique, forcément sommaire.

1. La tradition exégétique

Attribué à Moïse², le précepte de la récitation biquotidienne de cette prière est contenu dans le texte lui-même :

Le matin [on doit dire] deux bénédictions avant [le *Sh'mâ*] et une après ; et le soir [on doit dire] deux bénédictions avant et deux après, une longue et une courte³.

L'exégèse rabbinique attache une grande importance aux lettres de l'alphabet – créées selon divers récits par Dieu lui-même au dernier instant du sixième jour. On a noté que le premier mot du verset 4, *sh'mâ* [écoute], se termine par la lettre 'ayin, tandis que la dernière lettre du dernier mot, é'd [un], est un *dalet*. Dans la graphie traditionnelle, les deux lettres sont habituellement plus grandes, et elles constituent le mot 'èd [témoin] : on affirme de la sorte que par ce verset le fidèle énonce le témoignage par excellence, celui de l'unicité de Dieu.

* Le saint Nom ne peut pas, dans la tradition rabbinique, être écrit en toutes lettres, une interdiction qui peut s'étendre aux traductions. Par correction, nous observons ici l'usage d'écrire le Nom Dieu (ou D-ieu)
1 *Sh'mâ Yisroël* dans la prononciation

ashkenaze (Europe centrale).

2 Le *Sifre Devarim* (Pisqa' 31) l'attribue plutôt à Jacob-Israël. Le *Sifre Devarim* est un *midrash* (iv^e s.) du Deutéronome, divisé en 357 *pisqa'ot* (chapitres) voir plus bas l'appendice.

3 *Midrash Bereshit* I 8.

La tradition rabbinique est unanime : la récitation de ce premier verset suffit pour suppléer à toute la récitation du *Sh'mâ* (prière qui comprend aussi *Deutéronome* 4, 5-9, *Deutéronome* 11, 13-21 et *Nombres* 15, 37-41). Dans un contexte où les règles de la récitation du *Sh'mâ* ont été érigées en *halakha* (c'est-à-dire en principe codifié), définitive, cet assouplissement est significatif : la proclamation de l'unicité de D.ieu contient toute la prière.

À cet effet, le dernier mot du verset (*é'had*, « un ») a revêtu dans la tradition rabbinique une exceptionnelle importance :

« Quiconque prolonge le “un”, on lui prolongera ses jours et ses années ! », disait un rabbin du 11^e siècle⁴.

Mais le mot *é'had* est lui-même porteur d'une signification qui dépasse son sens littéral. Il est en effet composé de trois lettres, *aleph*, *hêt*, *dalet* qui représentent les chiffres 1, 8 et 4 (on sait que les lettres des alphabets anciens avaient une valeur numérique⁵).

Aleph (= 1) signifie l'unicité de D.ieu. *Hêt* (= 8) renvoie à la Terre et aux sept sphères célestes qui constituent l'univers (« les ciex »), et enfin *dalet* (= 4) est lié aux quatre points cardinaux.

Thème

Quand le prophète Zacharie (14, 9) annonce l'instauration définitive du Royaume, dans le dernier chapitre de son livre, il proclame que « l'Éternel sera roi sur toute la terre ; en ce jour, l'Éternel sera un (*é'ad*) et unique sera son nom (*w'shemhu é'ad*⁶) ».

Ibn Ezra, le grand commentateur du 11^e siècle, entend cela du Nom divin – D.ieu aura reçu bien des noms différents en rapport avec toutes ses actions et tous ses attributs : mais à la fin, le Nom unique sera seul retenu (et révéle⁷).

2. La tradition homilétique

Il est intéressant de relever que la tradition homilétique insiste sur le caractère progressif de la croyance en un dieu unique, à partir de trois témoins non-Juifs : Jéthro, Rahab et Naaman.

Jéthro le Madianite est le beau-père de Moïse, selon le récit d'*Exode* 18, 11 : « Je reconnais à cette heure que l'Éternel est plus grand que

4 Soumakou b. Yossef, de la V^e génération des tannaïm (135-170), Talmud [de Babylone], traité *Bera'hot* II, 13b.

5 Les chiffres indo-arabes ne furent répandus en Occident qu'au 15^e siècle.

6 Traduction de la Bible du Rabbinat, probablement influencée par le Com-

mentaire de Rachi (« et son Nom sera prononcé par tout le monde »).

7 Rapporté par David Kimhi (le Ra-DaQ, c. 1160-c.1235) dans son commentaire de Zacharie, *ad locum* (je l'ai lu dans la traduction latine de Thomas Nelus, Paris, 1557).

tous les dieux», dit-il (dans un verset en partie corrompu). Certains commentateurs l'identifient avec le Shu'ayb du *Coran*, présenté comme le prophète des Madianites (*Coran* VII 85 ; XI 84 et 94-95), l'un des quatre prophètes envoyés aux Arabes (Hûd et Sâlih envoyés aux peuples arabes des temps mythologiques, et Mahomet le quatrième⁸).

Au livre de Josué, **Rahab** la prostituée de Jéricho est une Cananéenne : elle sauve les deux espions hébreux envoyés par Josué et est épargnée lors de la prise de la ville. Elle et son clan trouvent refuge hors de la ville, mais « hors du camp d'Israël » (*Josué* 6, 23), qui étant une chose sainte (*Deutéronome* 23, 15) aurait été souillé par la présence d'étrangers. Le texte lui attribue une profession de foi : « L'Éternel, votre Dieu, est Dieu en haut dans le ciel comme ici-bas sur la terre » (*Josué* 2, 11).

Enfin le général syrien **Naamân**, guéri par Élisée, reconnaît : « il n'y a point de dieu sur toute la terre, si ce n'est en Israël » (*2 Rois* 5, 15).

Le recours à des non-juifs a un sens apologétique précis : la reconnaissance en dehors d'Israël de Dieu UN. Si l'Éternel est unique, il est important que des non-Juifs puissent en porter témoignage.

3. La tradition liturgique

Jean-Robert
Armogathe

La prière quotidienne des synagogues correspondait à la liturgie du Temple (ce qui explique qu'elle ne fut pas affectée par la destruction de celui-ci). Il semble que ce fut à l'époque du second Temple (VI^e siècle avant notre ère) que la récitation du *Sh'mâ* fut introduite dans la prière, le matin et le soir. Elle suivait la récitation des Dix Paroles (les Commandements), qui lui était probablement antérieure⁹ :

« Le préposé disait aux prêtres : “récitez une bénédiction” et ils récitaient la bénédiction, puis récitaient les Dix Paroles, puis le premier paragraphe du *Sh'mâ*, le deuxième et troisième paragraphe du *Sh'mâ*, etc. »

Ce premier verset venait en effet compléter les deux premières Paroles :

« Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte [...] ; tu n'auras point d'autre dieu que moi » (*Exode*, 20, 2-3).

La récitation des dix Paroles fut supprimée à la suite de débats où certains (des « hérétiques ») auraient prétendu qu'elles contenaient à elles seules toute la Loi¹⁰, et que leur récitation suffisait à remplir le devoir de prière.

8 D'autres sources ajoutent un cinquième, Ismaël (*Dictionnaire du Coran*, Paris, Laffont, 2007, s. v. *Shu'ayb*

[M. Bar-Asher]).

9 Talmud, traité *Tamid* 5, 1.

4. La piété et l'incroyance

À l'obligation liturgique de récitation le matin et le soir, la piété populaire a éprouvé le besoin de prononcer le *Shm'a* en d'autres occasions, en particulier au coucher et au lever. La présence de *dalet* (= 4) et le rappel des quatre points cardinaux conduisent le fidèle pieux à un mouvement circulaire de la tête en prononçant le mot.

L'affirmation de l'unité divine comme fondement de l'existence même de Dieu est démontrée *a contrario* par la définition de l'athéisme. Celui qui nie l'existence de l'Unique est appelé *kôfêr bâ-Iqqâr*, « celui qui nie la racine¹¹ ». Dieu est la Racine de toutes choses (dans le *Targum* de *Job* 19, 28 : « la Racine de toutes choses est en lui¹² »), et l'expression désigne de façon générale tous les types d'incroyance : mais tout particulièrement ceux qui divisent la Racine, qu'ils soient manichéens ou chrétiens. Diviser la Racine revient à nier l'existence même de Dieu.

Il convient de citer ici un récit rabbinique qui fait intervenir ce rabbin apostat, Élisha ben Avouya (fin du 1^{er} s.), dont le nom a été banni et qui n'est habituellement pas nommé, mais seulement désigné comme *A'her*, « l'autre¹³ ». Des quatre sages qui ont pénétré au paradis (le *pardès*, le jardin secret de la Kabbale), seul R. Akiva « entra en paix et sortit de même » ; des trois autres, l'un mourut, un autre devint fou et l'Autre (Élisha ben Avouya) « arracha les racines ». L'appellation l'Autre (*A'her*) était d'ailleurs rapprochée et opposée à l'Un (*E'ad*), les deux mots ayant en commun deux des trois consonnes – et la troisième, *rech* ou *dalet*, ayant une forme proche¹⁴).

La tradition explique l'apostasie de l'Autre par sa prise de conscience du Mal dans le monde ; il vécut de terribles moments : après la prise de Jérusalem et la destruction du Temple (en 70), il connut l'exécution de R. Akiva (132 ?), l'échec de la révolte de Bar Kochba (135), l'effondrement politique et national du peuple d'Israël et la persécution romaine interdisant l'étude de la Torah et la pratique des commandements. Il aurait identifié dans ces événements une force du Mal qui régissait le monde inférieur, reléguant dans le monde supérieur une divinité inactive ou impuissante.

10 Talmud, traité *Bera'hot* 12a : « Rav Yehouda dit au nom de Chmouel : même dans nos frontières [= dans toute la terre d'Israël, pas seulement au temple de Jérusalem], on a voulu établir la lecture quotidienne des Dix Paroles mais on l'avait déjà annulée à cause des insinuations des hérétiques » (et Talmud de Jérusalem, traité *Bera'hot* 1, 5). Le refus de cette « hérésie » est encore présent aujourd'hui : les fidèles sont invités à rester assis pendant

la récitation des dix Paroles lors de la fête de Chavouot [remise de la Loi à Moïse] ou, s'ils se lèvent, c'est par respect pour le rabbin qui est le seul à les proclamer.

11 URBACH 1973, p. 26 sv..

12 Texte (araméen) en ligne www.sefaria.org

13 Beaucoup d'anecdotes sur Élisha sont rapportées dans le traité *Haguiga* du Talmud. Voir GOSHEN-GOTTSTEIN 2000.

14 Le jeu de mots se trouve dans le Talmud, traité *Haguiga* 15b.

Les avis sont partagés sur le contenu doctrinal de l' « hérésie » de l'Autre et sur ses origines. Il reste acquis qu'il a « arraché les racines », c'est-à-dire qu'il a nié l'unité de D.ieu. Il apparaît alors comme la figure la plus extrême de la croyance en un auxiliaire de l'Éternel, qu'on a pu nommer Son fils¹⁵. Il semble bien qu'il faille relever ici des influences (judéo) chrétiennes, en particulier les spéculations sur le « Nom du Seigneur¹⁶ ». En niant l'unité de D.ieu, l'Autre arrachait la Racine.

« L'Éternel UN » a d'abord été revendiqué comme l'affirmation de l'unicité de D.ieu; nous avons vu que les témoignages des non-Juifs, Jéthro, Rahab et Naaman, portaient sur ce point: il était alors important d'affirmer aux autres peuples qu'il n'y avait qu'un seul dieu, celui d'Israël. La diffusion chrétienne d'une doctrine trinitaire du dieu unique, qui a coïncidé avec le développement de doctrines gnostiques sur l'Ange Yaho'el (le Grand Ange, l'Ange de la Face, qui porte deux fois le nom divin) et avec la large diffusion du manichéisme, a entraîné une évolution. Dans un contexte de religions monothéistes, l'affirmation de l'unicité était moins urgente que celle de l'unité: il est alors apparu nécessaire d'insister sur l'autre sens de l'expression, celui de *l'unité divine*, sans division ni partage.

Conclusion :

De l'affirmation d'un dieu unique, la tradition rabbinique est donc passée vers celle de l'unité divine. Les deux sens se rejoignent dans la première partie du *Sh'mâ*. En ce sens, elle contient bien tout ensemble l'expression complète de la foi juive et la plus efficace prière devant le Très Haut.

C'est ainsi que Rabbi Akiva mourut sous la torture en récitant le *Sh'mâ* en prolongeant *éh'ad* jusqu'à sa mort :

Il prolongea la lecture du mot *Un* jusqu'à ce qu'il ait rendu l'âme. Une voix se fit alors entendre du ciel: « Heureux R. Akiva, ton âme t'a quitté pendant la prononciation du mot *é'ad* [Un] » (Talmud *Berakhot* 9, 61b ; T.J. *Berakhot* 9, 14b).

Jean-Robert Armogathe, prêtre (Paris, 1976) appartient au Comité de rédaction depuis les origines.

15 Dossier dans IDEL 2007.

16 Dossier dans DANIELOU 1958, pp. 198-216.

Appendice¹⁷

Une autre parole :

Le Nom est notre Dieu (Deutéronome 6, 4) – sur nous ; Le Nom est Un – sur tous les habitants de la Terre ; Le Nom est notre Dieu – dans cet âge ; Le Nom est notre Dieu – dans l'âge qui vient.

Et Il dit :

« Le Nom sera comme le Roi de toute la Terre, en ce jour-là le Nom sera Un, et son Nom sera Un » (*Zacharie 14, 9*).

Bibliographie

- J. DANÉLOU, 1958, *Théologie du judéo-christianisme*, Paris, Desclée.
- ALON GOSHEN-GOTTSTEIN, 2000, *The Sinner and the Amnesiac: the rabbinic invention of Elisha ben Abuya and Eleazar ben Arach*, Stanford University Press, California.
- JOHN W. MCGINLEY, « *The Written* » as the Vocation of Conceiving Jewishly, iUniverse, Bloomington, IND, 2006.
- ADIN STEINSALTZ, *Personnages du Talmud*, Albin Michel, 2000, chap. 6, pp. 65-74.
- R. HAMMER, *Sifre: A Tannaitic Commentary on the book of Deuteronomy* (New Haven, 1986)
- Une autre traduction anglaise est en ligne (Stroum Center for Jewish Studies).
- MOSHE IDEL 2007, *Ben: Sonship and Jewish Mysticism*, Shalom Hartman Institute, Londres-New York, Continuum.
- E. E. URBACH 1973, *The Sages*, Cambridge, MA-Londres, Harvard UP, p. 26 sv. (tr. fr. *Les Sages d'Israël. Conceptions et croyances des maîtres du Talmud*, Paris-Lagrasse, Cerf-Verdier, 1996).

Thème

17 *Sifre Devarim, Va'et'hanan, Pisqa' 31, 12* (Hébreu pour *Et je suppliai*), premier mot de la lecture dans la synagogue (45^e section hebdomadaire du cycle annuel

de lecture de la Torah et la seconde du *Deutéronome*. Elle correspond à *Deutéronome 3 : 23 - 7 : 11*).